

# **Mémoires oubliées**

**Jean-Gabriel Ganascia**

*Discussion suite à l'intervention d'Alain Taïeb.*

## **Les mémoires techniques**

Les « mémoires » dont les ingénieurs parlent, et qui recouvrent des dispositifs matériels de stockage d'information, n'ont que peu de chose à voir avec nos mémoires, qu'il s'agisse de mémoires individuelles ou de mémoires collectives. Ces mémoires techniques se mesurent en kilobit, en mégabit, en gigabit ou en téraoctet ; tout y est descriptible et accessible. Or, comme le suggère Alain Taïeb, notre mémoire ne se quantifie pas ; l'événement s'y trouve être présent, avec plus ou moins d'intensité et d'acuité, et il prend d'autant plus de place qu'il demeure caché et inaccessible.

La mémoire humaine autorise la reconstruction historique d'un événement traumatisant. En permettant à l'individu un retour sur son passé, elle l'aide à s'approprier son vécu et à lui donner sens, pour ne plus simplement le subir. C'est à cette condition qu'il sera en mesure de surmonter les effets dévastateurs de ces événements pour continuer à vivre, en dépit d'eux, en les « oubliant ». Nous avons là affaire à un mécanisme assez étonnant par lequel la remémoration modifie le contenu de la mémoire, de sorte qu'elle en diminue l'acuité et qu'elle permette l'oubli. Autrement dit, notre mémoire individuelle est active parce que les processus de réminiscence la modifient. Et, il en va de même pour nos mémoires collectives.

Par contraste, les dispositifs techniques de stockage d'information autorisent des relectures, à l'identique, d'éléments stockés. Le parcours de ces mémoires matérielles laisse subsister le contenu tel quel, sans le modifier. En d'autres termes, dans les mémoires informatiques, les réminiscences sont passives.

## Les modèles de mémoire

Conscient de l'emploi métaphorique du terme mémoire, les ingénieurs ont depuis longtemps essayé de réaliser des modèles de mémoire qui ne se ramènent pas à de simples dispositifs matériels de stockage. Cela les a conduit à rendre compte, en termes algorithmiques, des phénomènes d'oubli, des mécanismes de réminiscence et d'association, et de l'organisation des éléments de mémoire.

En effet, assez paradoxalement, ce qui caractérise nos mémoires, c'est leur capacité à oublier et à restructurer continûment la connaissance stockée. De nombreux mécanismes dits « d'apprentissage machine » tendent à systématiser ces processus. Il s'agit de partir de l'expérience accumulée pour élaborer automatiquement de nouvelles connaissances, voir simplement pour rendre plus accessibles celles qui existent, au risque d'enfouir ce qui n'apparaît pas indispensable. De même, on a fabriqué des mémoires dites « associatives » qui simulent les processus de réminiscence et qui permettent à partir soit de la description partielle d'un objet, soit de la description totale d'un fragment de cet objet, d'en retrouver la description totale telle qu'elle a été stockée.

On a aussi élaboré des modèles qui tentent de rendre compte de l'organisation de nos propres mémoires et des liens, plus ou moins explicites, entre les éléments qui la constituent. C'est ainsi, qu'avant l'invention des ordinateurs, en 1945, un physicien américain, Vannevar Bush, a écrit un article intitulé « As We May Think »<sup>1</sup> où il expose en détail les principes logiques sur lesquels reposent les supports externes de nos mémoires, autrement dit, pour reprendre ses mots, les MEMEX (mémoires externes) qui se construiraient sur le modèle de nos mémoires. Selon lui, les dispositifs matériels devraient autoriser l'établissement de liens entre des items mémorisés. Nous pourrions ainsi, en consultant les contenus, les enrichir en établissant des connexions entre ce qui apparaissait de prime abord comme déconnecté. C'est ce qui a conduit, vingt ans plus tard, à la réalisation des hypertextes, puis à leur généralisation, sur les réseaux de télécommunication, trente ans après, avec le Web.

À cela, on doit ajouter qu'à partir des années 1970, de nombreux travaux se sont eux aussi inspirés de modèles de mémoire pour aborder ce que l'on a appelé la « représentation des connaissances » qui simule, sur des ordinateurs, la façon dont nous organisons, nous-mêmes, nos propres connaissances, dans notre psychisme.

---

<sup>1</sup> L'article a été publié dans « The Atlantic » en juillet 1945. On peut en retrouver le texte sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.theatlantic.com/doc/194507/bush>

Dans toutes ces réalisations de supports externes de nos mémoires, nous pouvons faire un constat analogue à celui d'Alain Taïeb : la remémoration d'événement traumatique change la perception que nous en avons, et de la même façon, la représentation sur des supports matériels externes à nos corps, du contenu de nos mémoires, transforme ces contenus et la compréhension que nous en avons.

### **Incidence des supports externes sur la mémoire**

Ces conclusions apparaissent d'actualité. L'évolution des technologies de l'information et la généralisation transforment les mémoires individuelles et collectives. Pourtant, il paraît encore difficile aujourd'hui d'en appréhender les conséquences. Pour en prendre la mesure, évoquons une anecdote : Jennifer Ringley est une jeune étudiante américaine qui décida d'installer une webcam dans sa chambre, de prendre en continu des images de sa vie intime et de les diffuser sur le Web, en continu. On la voyait lire assise sur un sofa, se laver les dents, jouer avec son chat ou dormir, parfois seule, parfois en compagnie d'un amant. Le site, où chacun pouvait visionner soit en direct, soit en différé, les images de cette jeune femme, compta jusqu'à cinq millions de visiteurs par jour. L'expérience dura pendant sept ans, de 1996 à 2003. Aux États-Unis, beaucoup la considèrent comme une artiste conceptuelle qui souligne un phénomène contemporain troublant.

En 2004, l'année qui suivit la cessation des enregistrements de Jennifer Ringley, la plus ancienne société savante d'informatique, la très austère Association for Computing Machinery (ACM), parraina un colloque intitulé CARPE (Continuous Archival and Retrieval of Personal Experiences). Ici, « Carpe » ne renvoie pas au mot français qui désigne le poisson, et dont la légende dit qu'il est silencieux, mais certainement au latin *carpe* de l'expression *carpe diem* qu'on lit sur les cadrans solaires et qui veut dire, littéralement, « cueille le jour ». En l'occurrence, il s'agit là de cueillir le temps et de l'emprisonner dans les mémoires informatiques.

En effet, ce colloque était consacré à la matérialisation des mémoires individuelles, à leur archivage et à leur consultation par le truchement des technologies numériques contemporaines. L'œuvre de Jennifer Ringley y fut abondamment commentée. D'autres travaux y furent présentés. Steve Mann, diplômé du Massachusetts Institute of Technology (MIT) et célèbre professeur de l'université de Toronto y participa activement.

Nous pouvons nous demander si, face à de telles matérialisations de nos mémoires, l'individu n'aura pas des difficultés à se construire et à se reconstruire. Pour reprendre les questions abordées par Alain Taïeb, comment pourront nous échapper aux événements tragiques que nous avons vécus s'ils sont toujours là, restitués dans leur littéralité ? Comment vivre si l'on ne peut rien oublier ? Comment les parents s'imposeront-ils face à leurs enfants si ces derniers disposent de l'image de ces mêmes parents à leur âge ? Autant de questions qu'il faudra certainement se poser dans les années qui viennent car la réalisation des archives continues des mémoires est d'ores et déjà en cours.

### **Historien psychanalyste, un métier d'avenir !**

Pour conclure, évoquons un emploi d'avenir qui aura certainement une importance de plus en plus considérable dans les temps à venir : le métier d'historien. En effet, il faudra, désormais être en mesure de saisir, avec les méthodes de l'historien, le sens de tous les événements stockés dans les archives individuelles de nos mémoires.

À l'avenir, sans aucun doute, les historiens auront de plus en plus de travail. Et, les psychanalystes comme Alain Taïeb recourront, très certainement, aux méthodes de l'historien, pour aider les patients à se retrouver – et à se reconstruire – à travers leurs archives individuelles. Et, beaucoup d'autres, les sociologues, les politistes, les juristes, auront besoin de ces méthodes. Bref, j'envie les historiens qui exercent un métier d'avenir. Mais, en même temps, je les plains car vu l'ampleur des archives qui sont en train de se constituer, ils auront un travail harassant dont je ne parviens pas à imaginer comment ils seront en mesure de venir à bout !

© Centre Alberto Benveniste, avril 2010

*Jean-Gabriel Ganascia est professeur en informatique, intelligence artificielle et sciences cognitives à l'Université Pierre et Marie Curie, Paris VI.*